

## Les gardiens de pierres

La Crimée est un entre-monde, une presqu'île encore attachée par un lien ténu à l'Ukraine dont elle semble vouloir s'éloigner. Dans sa tentative de prendre le large vers le Sud, elle s'élançait dans la Mer Noire pour voir finalement ses falaises tomber à pic face à la lointaine Turquie. Sociologiquement, la Crimée pourrait bien être une île. Ukrainienne par legs, son cœur n'en est pas moins russe et son âme tatare. Historiquement, elle a été le théâtre d'âpres disputes et ses habitants d'origine, les Tatares de Crimée, craints et respectés, grands guerriers et vendeurs d'esclaves, ont soumis les peuples slaves jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus tard, la Grande Russie s'est appliquée à faire disparaître l'identité tatare en colonisant la péninsule et en repoussant ses natifs vers l'Empire Ottoman. Même si elle dut abandonner Bosphore et Dardanelles ainsi que ses visées expansionnistes vers la Méditerranée à la suite de la Guerre de Crimée, la Russie fit de cette terre la station balnéaire où aristocrates, et plus tard, membres du parti, allèrent oublier pour quelque temps le climat trop rigoureux des grandes villes du Nord.

La population tatare devint minorité négligeable et l'on ne devait plus trop en entendre parler jusqu'au 18 mai 1944, moment où Staline décida de punir les derniers de ses représentants, ainsi que nombre d'autres peuples, de leur supposée collaboration avec l'ennemi nazi. 200'000 Tatares déportés en une seule nuit vers le Kazakhstan ou vers l'Ouzbékistan ont laissé leur terre, leurs écoles et leurs maisons aux familles russes, qui s'y sont installées dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Même si les années Khrouchtchev (1953-1964) rendirent à l'identité tatare un semblant de reconnaissance et de légitimité, un retour vers la Crimée ne fut possible pour la majorité d'entre eux qu'après la Chute du Mur, dans les années 1990.

La route qui mène de Simferopol, capitale de Crimée, à Sébastopol, ville portuaire au passé glorieux, s'élançait en droite ligne à travers champs, avant de consentir à quelques virages à l'approche des reliefs déchirés de la côte Sud. En traversant ces paysages changeants on ne peut que remarquer de chaque côté de la chaussée le déroulement de longs chapelets de petites maisons individuelles séparées les unes des autres par une distance presque égale. Telles des pièces sur un échiquier, elles sont posées là et semblent n'avoir d'autre fonction que d'occuper une portion de territoire. Laissées à un abandon tout calculé, ces petites constructions, qui ne pourraient abriter qu'un simple lit, n'ont aucune utilité en tant que logement. Elles ont pourtant portes et fenêtres et un toit pour la plupart d'entre elles, mais personne n'y vit et n'y viendra vivre. Les Russes les appellent « les cabinets de toilette », leur volume, en effet, rappelle parfois celui du cabinet de jardin de nos grands-parents. Leur rôle est pourtant plus élevé, sous leur aspect anodin, voire ridicule : ce sont des maisons témoins. Des gardiennes construites afin de revendiquer un terrain qui appartient officiellement à l'Etat. Déambuler entre ces constructions donne l'impression de se retrouver au milieu d'une partie de jeu de go, chaque maison devenant un galet disposé sur l'échiquier. Une partie à la taille d'un peuple, une partie qui se joue avec la mesure de ceux qui ont pour arme la patience.

## Un village à reprendre

Nikita, un village non loin de Yalta en bord de mer, fut entièrement vidé de sa population tatare lors de la Déportation de 1944 et est aujourd'hui le théâtre d'une de ces parties de go à grande échelle. Des promoteurs construisent des immeubles de luxe le long de la côte afin d'attirer touristes et investisseurs. De grands panneaux publicitaires au bord de la route vantent la beauté du site et le luxe des bâtiments. Autour du village historique en pleine mutation s'est installée la communauté non autorisée des Tatares originaires de ce lieu. Leur

Nikita confisquée et défigurée est aujourd'hui offerte aux investisseurs et soumise au libéralisme sauvage. Le terrain reconquis en périphérie compte une bonne trentaine de maisons-prétextes, dont seules quatre sont occupées : les hommes sont absents, ou presque. Plus loin, en retrait, trois femmes et un vieillard occupent une bâtisse à peine plus grande que les autres et surveillent la colonie de pierres. Car les Tatares semblent l'avoir compris, le retour à la terre de leurs ancêtres passera par une reconquête silencieuse, une réappropriation têtue et non autorisée, une abnégation de tous les jours, accompagnée également de démarches officielles et de demandes de soutiens internationaux. Un dévouement que l'on voit tout spécialement chez ceux que j'appellerais les gardiens, avant-garde venue recoloniser le territoire, soutenue par une diaspora décidée et bien organisée. En effet, les terrains revendiqués sont parfois obtenus et si la discrétion est de mise sur l'origine de l'aide à la communauté, on en voit les effets sous la forme d'une communication bien orchestrée. Sur la place de la gare de Simferopol, un espace publicitaire automatisé à panneaux pivotants laisse voir, entre deux publicités pour des supermarchés, une affiche géante représentant un wagon de déportés qui rappelle les événements de 1944. Le graphisme de l'annonce est vraisemblablement l'œuvre d'un professionnel et l'emplacement choisi est, à n'en pas douter, un des plus chers de la ville.

### Au sein de la communauté

L'accueil envers l'étranger de passage venu visiter la colonie illégale est chaleureux. On s'empresse de réchauffer un café trop sucré sur le fourneau à bois qui fait office de chauffage et de cuisinière. On souligne par le geste la simplicité déjà évidente des conditions de vie. Contre un mur, un écran plat de télévision fonctionne sur une batterie de voiture. Ils sont fiers de ce dénuement à la fois subi et voulu. Ils ne manquent pas une occasion de montrer ce qu'ils n'ont pas et comment ils trouvent un moyen de parer au manque. Très vite, dans la conversation, ils mettent en avant le fait qu'ils ne volent pas l'électricité appartenant à l'Etat. Les câbles passent pourtant à proximité et il serait aisé de piquer en douce une partie du courant, comme on le voit partout dans nombre de bidonvilles de par le monde. Non, ils ne veulent pas de problème avec la police et, par la même occasion, ils soulignent là leur volonté de ne rien devoir à l'« occupant » ; les Russes qui vivent aujourd'hui dans les maisons abandonnées lors de leur déportation. Leur détermination est à la hauteur de leurs privations. Tout en évitant des problèmes avec la police ukrainienne, les Tatares revendiquent par là même leur indépendance. Pourtant, en surface, c'est la cohabitation amicale qui règne, d'un côté comme de l'autre, on ne se permet pas de critiquer de front. Chaque Russe, chaque Ukrainien rencontré rappelle à l'envi qu'il entretient des relations normales, quoique distantes, avec les Tatares. On leur reconnaîtra des qualités afin de montrer son ouverture et se ménager un espace de critique en contrepartie. De leur côté, les Tatares affirment volontiers ne pas rencontrer de difficultés particulières avec la population présente. On se regarde en chien de faïence, on se critique à peine, l'air de rien.

Jiliara, une trentaine d'années, la plus jeune femme de la petite communauté de Nikita, parle de son fils Elias qui va à l'école publique tous les jours. Il est le seul Tatar de sa classe et, selon elle, il ne rencontre pas de problème particulier auprès de ses camarades. Elvira, une septuagénaire au caractère bien trempé, m'apporte une série de photographies qu'elle sort d'un vieux carton. Elle montre ses enfants, deux garçons, l'un travaille à Moscou l'autre vit au Kazakhstan. Elle raconte aussi sa vie, et la Déportation qu'elle a vécue comme enfant. Ce jour de mai 1944 où les soldats vinrent avant l'aube parquer les gens dans l'école du quartier. Ce jour où, à trois heures du matin, ils reçurent l'ordre de préparer leurs affaires pour un voyage de 18 jours dont personne ne connaissait la destination. Elle se rappelle sa tante disant

à sa mère qu'il ne servait à rien de préparer quoi que ce soit, que de toute façon ils seraient exécutés. La tante avait tort sur un point essentiel, l'exécution n'était pas à l'ordre du jour, mais il est vrai que ceux qui avaient préparé leurs bagages ne les ont pas retrouvés à la sortie du train en Ouzbékistan ou ailleurs. Les déportés étaient entassés dans des wagons à bestiaux, selon un mode de transport prisé autant par les Soviétiques que par les nazis en ce qui concerne le déplacement des minorités indésirables. La seule chose que certaines familles ont pu préserver est un exemplaire du Coran qui voyageait caché sous un manteau. Un volume aujourd'hui conservé précieusement, enveloppé dans un morceau de drap, placé dans un sac à main accroché à un mur de la pièce. Il est l'élément le plus précieux du foyer, témoin inestimable et livre de foi. Souvent imprimé dans sa version arabe, il reste illisible pour la plupart des Tatares qui le déballetent en de rares occasions et feuillètent avec respect et retenue les pages du livre sacré qu'ils ne peuvent pas comprendre dans sa langue d'origine.

Les déportations ont été monnaie courante à la fin de la Deuxième Guerre mondiale et les Tatares comme bien d'autres peuples d'Union Soviétique ont fait les frais de la politique de Staline en la matière. La religion bâillonnée pendant l'époque communiste est aujourd'hui un signe fort d'appartenance, les peuples musulmans muselés pendant des années bénéficient d'un lien qui ne connaît pas les frontières et semble plus solide qu'une identité nationale fragile et malmenée.

### Le gardien de la mosquée

Si les religions ont été étouffées pendant longtemps, leur retour n'est pas visible chez les musulmans seulement. En réponse à la concorde islamique qui s'affirme, Russes et Ukrainiens, à défaut d'une entente sans taches, répondent à leur manière, et par ce qui les unit, au retour des Tatares. Il n'est pas rare de voir au sommet d'une colline prise d'assaut par une cohorte de bâtisses branlantes, une croix chrétienne qui semble défier l'avancée silencieuse. Peu présentes en d'autres lieux, des croix sont visiblement placées là en réponse à la présence des constructions tatares laissées à un savant abandon. Les tensions ethniques pourront connaître leur expression dans les deux religions pratiquées sur la terre de leurs fidèles respectifs. De nombreuses mosquées détruites durant l'époque soviétique resurgissent maintenant des gravas ou de l'oubli, d'autres se construisent ou attendent de l'être, à l'image de la nouvelle mosquée de Simferopol ; pour l'instant, une simple tente placée en direction de La Mecque. Quelques tapis accueillent les genoux des fidèles et contre la paroi de toile, un plan en élévation de la mosquée en devenir. Adim en est le gardien officiel, il vit dans une caravane garée de long de la nationale. Ouvrier, il avait été engagé sur le chantier, mais des tracasseries administratives vinrent empêcher l'érection du saint édifice. Adim est resté, en échange d'un petit salaire, pour surveiller les pierres qui feront peut-être un jour la fierté de sa communauté. Comme tant d'autres Tatares, il est devenu gardien. Gardien des pierres sur lesquelles les nouvelles générations tenteront de reprendre racine.